

voudra pas donner raison à ceux qui parlent d'une république fondée sur l'esclavage. Une tentative en ce sens avait déjà été faite en 1848 dans le Kentucky, où l'on voulait y substituer le servage. En même temps, on peut prévoir une émancipation rapide dans tous les États non-cotonniers. Ceci sera d'ailleurs accéléré par la révolution économique et commerciale que prépare la guerre.

Un des résultats de la guerre et du blocus sera de rendre le Sud manufacturier. Ceci est prouvé par l'histoire. Un pays qui se trouve enfermé chez lui, cherche à créer les industries pour lesquelles il dépendait des autres nations. La Nouvelle-Angleterre, autrefois exclusivement occupée de commerce maritime, est devenue manufacturière pendant la guerre; ainsi de la France pendant le blocus continental. Or, le Sud, devenant manufacturier, le travail des blancs se substituera à celui des noirs; donc émancipation graduelle.

Un second résultat sera le déplacement des centres maritimes. New-York exerce aujourd'hui un monopole écrasant, et tout vient converger vers cette vaste métropole, mais New-York a eu sa période la plus prospère, et la guerre en révoquant la Virginie au monde, comme voie de communication avec l'intérieur, donne à New-York un rival redoutable dans le port de Norfolk. Et il ne serait pas étonnant si, plus tard, les États de l'Ouest, trouvant une voie plus courte et meilleur marché pour leurs communications avec l'Océan, par la Virginie, ce déplacement de commerce maritime ne devenait une nouvelle cause de sécession, qui séparerait l'Ouest du Nord. Car il n'est pas besoin d'être prophète pour découvrir les causes qui amèneront presque infailliblement plus tard la séparation des États de l'Ouest. Car ici la question se complique encore d'une différence de race. Il y a aux États-Unis, une population allemande considérable; mais les allemands n'ont pas fait comme les français et les Irlandais, qui se sont disséminés sur tous les points, sans cohésion entre eux, ils se sont, au contraire groupés les uns près des autres et ont formé un peuple à part, dans la nation américaine. La nationalité allemande existe aujourd'hui, elle a ses journaux, ses conventions particulières, ses régiments de milice commandés dans sa propre langue; enfin, à la convention de Chicago, elle a imposé ses conditions, et ces conditions ont été acceptées. Il y a donc toute probabilité d'une république séparée à l'Ouest, et quand cette séparation viendra, le droit de sécession sera déjà établi par le peuple du Sud.

L'orateur se fait ici une question. Que sera-t-on de l'armée quand la guerre sera finie? Tout le monde ne retournera certainement pas aux ateliers, et il restera un grand nombre de soldats désarmés qui, ne voulant pas reprendre le travail, créeront dans la population un élément remuant, prêt pour toutes les émeutes, pour tous les coups de main. Les anciens officiers qui auront conservé une certaine influence sur leurs hommes, auront sans cesse à leurs ordres ces aventuriers, et on les verra dans les élections intervenir peut-être d'une manière fatale pour la liberté. L'exemple de la guerre du Mexique est là pour nous montrer que ces conséquences sont inévitablement vraies; avant cette guerre, New-York ne connaissait pas cette classe de *roturiers* si célèbre aujourd'hui, car elle vient des 50,000 soldats licenciés après la guerre.

Et puis, l'esprit militaire sera entré partout. L'ancien état de stabilité, d'immuabilité aura disparu à jamais.

La république est excellente pour donner l'élan, mais impuissante pour l'arrêter.

L'orateur est amené ici à considérer la nouvelle situation politique qui surgira des événements.

Au point de vue des principes républicains, la guerre aura eu de désastreux résultats. On aura prouvé que, dans une république comme partout ailleurs, les principes de liberté plient sous les circonstances. La liberté individuelle est aujourd'hui devenue douteuse; *habeas corpus* est annulé; la liberté de la presse supprimée; le secret des lettres n'est plus inviolable. Enfin on en est venu aux saisies par précaution, aux emprisonnements politiques, à l'exil. Tout cela était nécessaire peut-être dans la situation donnée; mais la manière dictatoriale dont les mesures ont été prises en aggrave la portée; car elle livre l'avenir au prétexte des nécessités. La liberté est comme la vertu:

..... C'est une île escarpée, et sans bords;
On n'y peut plus rentrer dès qu'on est d'hors.

Dès aujourd'hui même, il y a tendance à modifier la Constitution. Lorsque la Confédération du Sud a fixé à 6 ans, au lieu de 4, la durée de la présidence, le Nord a accueilli cette mesure par une approbation générale, et des journaux disaient même que ce serait parfait si on avait mis 8 ans au lieu de 6. C'est un premier pas, et on peut dire que de manière ou d'autre, les bases de la république se trouveront certainement modifiées.

Ainsi sacrifices énormes pendant la lutte; dangers de conflits, de démembrements, de révolutions même après. De toutes manières, avant d'arriver à un nouvel état de choses stable, de longs tiraillements, une liquidation formidable, peut être la ruine. Qu'il y ait réunion ou sécession, il faut faire entrer en ligne de compte, la double dette, soit ensemble soit séparément; plus tard, les pertes des particuliers; l'union détruite; les institutions républicaines en question; sa prospérité publique sapée dans tous ses fondements, et avec une longue convalescence devant elle! Plus tôt on donnera à cette convalescence chance de commencer, plus on aura laissé de forces vitales au malade, plus on évitera les périls de rechutes et de complications.

Nous, cependant, témoins de ce spectacle lamentable; sachons du moins en tirer les enseignements qu'il renferme.

Voici une nation, hier, grande entre les plus grandes, qui glisse avec une rapidité fatale sur la pente où se démembrèrent les empires. Depuis trois quarts de siècle, cette nation faisait l'admiration du monde. Sa naissance avait été un prodige, son développement un prodige plus grand encore, et le degré de puissance et de prospérité auquel elle était arrivée donnait presque le vertige. Le colosse américain défait le monde entier, et semblait par avance dévorer l'avenir. Un hémisphère menaçait de devenir, avant peu, trop étroit pour le contenir. Les apparences justifiaient ces excès de jactance et d'audace. Et tout d'un coup, du jour au lendemain, le colosse s'écroule pour ainsi dire sur lui-même.

Quoiqu'on en dise, un pareil fait ne s'explique pas, par un accident, par un simple accident politique. Si la statue d'or n'avait pas eu des pieds d'argile, elle serait encore ferme et immuable sur sa base. Si elle tombe en pièces, c'est que ceux qui en avaient la garde n'ont pensé qu'à l'éclat du métal, sans s'inquiéter de la solidité du piédestal.

La grandeur américaine s'était fondée en dehors de toutes les règles comme de toutes les conditions ordinaires. Elle a cru que la destinée à part qu'elle avait rencontrée à ses débuts, devait être éternelle et qu'elle pouvait se dispenser de chercher ses garanties d'avenir dans les lois qui ont présidé à l'existence des autres peuples. Là a été son erreur et sa perte.

Que son exemple nous apprenne donc qu'on ne rompt jamais impunément avec de saines traditions, avec les grands principes fondamentaux de la vie publique; que la prospérité matérielle n'est qu'un des buts auxquels doit viser un peuple, que si cette prospérité se développe au détriment du progrès moral, elle peut devenir un mal au lieu d'un bien. Rappelons-nous surtout qu'il n'est point de vraie et durable grandeur, pour un pays qui s'absorbe dans les intérêts égoïstes, au point de perdre de vue la chose commune, et que les plus belles institutions sont condamnées à périr, si l'œil jaloux d'un patriotisme sincère ne veille à leur conservation.

La "vigilance est le prix de la liberté" avait-on habitude de dire aux États-Unis. Si ce dicton eût été autre chose qu'une vaine phrase, nous n'assisterions pas au triste spectacle que nous avons sous les yeux. C'est précisément, c'est uniquement parce que la masse de la nation a manqué de vigilance que nous assistons au naufrage de l'union et de la liberté.

Nos sincères remerciements à M. E. Sénécal, pour l'exemplaire, qu'il a bien voulu nous adresser de la "Relation du voyage de S. A. R. le Prince de Galles en Amérique." Au prochain numéro nos appréciations.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sénécal, 4, Rue St. Vincent, Montréal